

Patrick S.VAST

# TRILOGIE NOCTURNE

Nouvelles fantastiques



Trois nouvelles, trois nouvelles noires, trois nouvelles nocturnes, à surtout lire la nuit.

## Sommaire

La Clinique - p 3

Le crabe - p 15

Le vigile - p 27

## La clinique

*Ce texte a été publié pour la première fois dans le numéro 5 du fanzine québécois Nocturne*

– Allô, je suis bien à la *Clinique de la Forêt* ?... Ah, ici c'est M. Duval. J'appelle à propos de mon épouse qui est venue à la clinique cet après-midi, pour rendre visite à sa tante Mme... Ah, d'accord...

Franck Duval, un grand brun mince, la trentaine entamée, se tenait debout dans le séjour de son appartement, le combiné du téléphone collé à l'oreille, l'air très anxieux. Il venait d'avoir affaire à une première employée de la clinique qui l'avait coupé pour lui annoncer qu'elle allait lui en passer une autre.

Très peu de temps après, il reprit :

– Allô, je suis M. Duval, Franck Duval, et j'appelle à propos de mon épouse qui... Ah, d'accord...

Franck soupira : on allait encore lui passer une autre personne.

Ne pouvant réprimer complètement son agacement, il recommença bientôt :

– Allô ! j'appelle à propos de mon épouse qui est venue cet après-midi voir sa tante, Mme Lucie Lejeune, qui se trouve dans votre clinique depuis environ deux semaines, et...

Franck s'interrompt pour écouter son interlocutrice, une femme au ton paisible. Et lorsqu'elle eut terminé, il la remercia d'une voix étranglée, et raccrocha.

Elle venait de lui annoncer que Mme Lejeune n'avait reçu aucune visite dans l'après-midi.

Franck regarda machinalement sa montre. Éliane, son épouse, était partie de chez eux vers 14 h. Elle devait juste rendre visite à sa tante à la clinique, comme elle l'avait déjà fait deux fois en deux semaines, et rentrer aussitôt. Elle aurait donc dû être de retour à l'appartement au plus tard pour 17 h. Or, il était presque 21 h ! Franck ne l'imaginait pas traînant sur les routes, d'autant que l'on avait annoncé une tempête pour

la nuit.

Où pouvait-elle donc bien se trouver ?

Franck tourna en rond dans le séjour, puis, n'y tenant plus, il décrocha de nouveau le téléphone et rappela la clinique. Il eut cette fois directement son interlocutrice de tout à l'heure. Et comme il lui demandait si Mme Lejeune était bien encore hospitalisée à la clinique, elle le pria de rappeler le lendemain matin, car seul le Dr Laudrac qui n'était pas disponible pour l'instant, pouvait lui fournir des informations à ce sujet.

Franck trouva la réponse insolite, et ne s'en cacha pas ; mais jugeant qu'il ne tirerait rien de plus de son interlocutrice qui ne se départait d'ailleurs pas de son ton apaisant, il raccrocha.

Il se demanda alors s'il ne devait pas appeler la police ; a priori, Éliane avait disparu. Mais il décida de patienter, du moins jusqu'au lendemain matin, jusqu'à ce qu'il ait eu affaire au Dr Laudrac.

Il ne réussit pas à dormir de la nuit ; d'abord à cause de l'état d'anxiété dans lequel l'absence d'Éliane le plongeait, mais aussi du fait que le vent souffla avec une rare violence.

Au petit matin, dans un état semi-comateux, il rappela la clinique. D'une voix douce, une personne qui était apparemment la même que la veille, lui annonça qu'il était encore trop tôt, qu'il faudrait rappeler plus tard. Il était en effet 8 h, aussi Franck demanda-t-il à quelle heure le Dr Laudrac serait à la clinique. Toujours d'un ton doucereux, son interlocutrice lui répondit tranquillement qu'elle ne le savait pas.

Franck sentit aussitôt la colère le gagner, et demanda quand est-ce qu'on allait enfin se décider à cesser de *se foutre de lui* !

Sans s'offusquer de cette soudaine perte de sang froid, l'employée de la clinique dit qu'elle était désolée, mais qu'elle n'avait pas connaissance de l'emploi du temps du Dr Laudrac.

Alors, pour Franck, il ne restait plus qu'une chose à faire : se rendre à cette fichue clinique, et voir sur place.

Il but tout d'abord un grand bol de café très fort, et prit une douche froide.

Un quart d'heure plus tard, il était au volant de sa voiture. Il quitta assez rapidement la ville, et roula en pleine campagne. La tempête de la nuit n'était pas encore vraiment calmée, et les arbres alentour balançaient dangereusement.

Franck ne comprenait vraiment rien à ce qui lui arrivait. Éliane et lui menaient une existence paisible, en parfaite harmonie. Une soudaine fugue de sa part était invraisemblable. Il était vrai qu'il y avait quand même eu récemment une ombre dans leur vie : la terrible dépression dans laquelle avait sombré la tante d'Éliane après le décès de son mari, et sa tentative de suicide. C'était d'ailleurs cet acte désespéré qui l'avait conduite à la *Clinique de la Forêt*, un établissement jouissant par ailleurs d'une excellente réputation. Pourtant, Éliane était revenue abattue les deux fois où elle avait rendu visite à sa tante, et avait confié à Franck qu'elle s'inquiétait à cause du traitement lourd qu'on lui administrait. Mais de là à imaginer que cela aurait pu la conduire à disparaître !

Franck arriva bientôt à un croisement où était indiquée la direction de la clinique. Il s'engagea alors sur une route traçant une longue ligne droite à travers des champs. Il lui fallut rouler un bon moment avant d'apercevoir des arbres au loin, tandis que le vent qui soufflait toujours très fort, faisait tanguer sa voiture. Le ciel était incroyablement bas, chargé de gros nuages ; tout alentour était gris, même les champs. Mais quand Franck commença à traverser la forêt qui avait donné son nom à la clinique, il dut carrément allumer ses phares, car les arbres de bonne hauteur qui cernaient la route, annihilèrent complètement le peu de lumière que ce jour de cafard voulait bien diffuser avec parcimonie. Il arriva toutefois assez vite à une large clairière où se dressait un petit immeuble blanc de trois étages.

Il dut s'arrêter, car une grille très haute coupait l'accès à l'immeuble. Il y avait une guérite près de la grille, et très rapidement, un homme en sortit. Il avait le crâne rasé et était bâti comme une armoire à glace, mais le large sourire qui illuminait son visage, donna tout de suite confiance à Franck. L'homme s'approcha tranquillement de sa voiture, engoncé dans un épais blouson au col de fourrure.

Franck baissa sa vitre, et l'autre se pencha.

– Je suis M. Franck Duval, et j'ai rendez-vous avec le Dr Laudrac, déclara Franck avec assurance.

– Je vais vérifier, fit l'autre d'une voix douce qui tranchait avec son aspect.

Franck n'attendit pas très longtemps, et vit la haute grille commencer à s'ouvrir automatiquement. Rassuré par la tournure que prenaient les événements, il entra avec confiance dans la cour de la clinique. Des lignes blanches avaient été tracées sur le bitume, juste en face de larges portes vitrées, pour indiquer où l'on pouvait se garer. Franck n'eut que l'embarras du choix, car curieusement il n'y avait aucune autre voiture, alors que l'on approchait de 9 h.

Il se gara et sortit de sa voiture. Il poussa l'une des portes vitrées, et se retrouva dans un vaste hall d'une propreté irréprochable. On n'avait pas lésiné sur le désinfectant, et l'on en ressentait des picotements au nez. Au fond du hall, se tenait assise derrière un comptoir, une jeune femme rousse aux cheveux frisottants, portant une blouse blanche. Elle regarda Franck s'approcher, en le congratulant d'un sourire engageant.

Celui-ci posa ses deux mains bien à plat sur le comptoir, autant pour se concentrer sur ce qu'il allait dire, que pour parer de cette façon à un éventuel mouvement d'humeur.

– Que puis-je pour votre service ? demanda la jeune femme d'une voix douce.

De toute évidence, c'était la personne avec qui Franck s'était énervé au téléphone.

– Je voudrais rencontrer le Dr Laudrac, dit-il.

Sans quitter son sourire, la jeune femme répondit :

– Le Dr Laudrac n'est pas à la clinique pour l'instant.

Franck s'efforça de rester calme malgré son grand bol de café fort, et la fatigue nerveuse résultant de sa nuit blanche.

– Et quand sera-t-il là ? demanda-t-il en modérant son ton.

– Je ne sais pas, répondit tranquillement la jeune femme.

– Bon, fit Franck, et est-ce que vous pourriez m'indiquer si Mme Lucie Lejeune se

trouve toujours à la clinique ?

Toujours charmante, la jeune femme répondit :

– Il faudrait poser cette question au Dr Laudrac.

– Bon, fit encore Franck, et est-ce que vous pouvez me dire maintenant, si mon épouse, Mme Duval, est bien venue voir Mme Lejeune hier après-midi ?

Plus souriante que jamais, la jeune femme dit :

– Mais, monsieur Duval, je pense qu'on vous a déjà répondu à ce sujet, lorsque vous avez téléphoné hier soir.

Franck ne réussit plus à garder son flegme.

– Oui, seulement, je doute que ce qu'on m'a dit soit exact ! lâcha-t-il brusquement.

La jeune femme perdit d'un coup son sourire ; mais avec cependant toujours une voix douce, elle dit :

– Mais, monsieur Duval, je vous en prie, ne m'agressez pas.

– Je ne vous agresse absolument pas ! fit Franck.

– Mais si, vous êtes très agressif. D'ailleurs, tout à l'heure, au téléphone, vous avez été insultant.

– Pas du tout ! Je n'ai insulté personne. Par contre, ça fait deux jours que dans cette maudite clinique, on se fiche ouvertement de moi ! Alors ça suffit !

La jeune femme se leva brusquement, puis portant ses deux mains à sa poitrine, elle dit d'une voix oppressée :

– Monsieur, je vous en supplie, calmez-vous. Vous êtes très perturbé... oui, très agité...

– Mais dites tout de suite que je suis cinglé ! s'exclama Franck.

– *Allons, allons, du calme s'il vous plaît*, fit quelqu'un.

Franck se retourna, et vit venir vers lui cinq individus entièrement vêtus de blanc. Ils étaient à peu près taillés comme l'homme de la guérite, et leurs visages ronds et souriants inspiraient également confiance.

– Que se passe-t-il donc ? demanda le plus grand des cinq.

Aussitôt la jeune femme intervint :

– Il m'a agressée, et a même tenté de me frapper ! s'écria-t-elle.

– Mais c'est faux, entièrement faux ! s'exclama Franck.

Les cinq hommes en blanc s'approchèrent de lui, et deux d'entre eux lui saisirent chacun un bras. Ils étaient toujours très souriants, mais compte tenu de la pression qu'ils exerçaient sur chacun de ses bras, Franck commença à paniquer.

Il tenta de se dégager, en criant :

– Vous n'avez pas le droit de me retenir de cette façon !

– Mais bien sûr, fit le plus grand des cinq individus ; seulement, vous avez besoin de repos, vous êtes effectivement très agité.

– Vous n'avez pas le droit ! cria encore Franck qui ne parvenait pas à libérer ses bras. Je demande à voir le Dr Laudrac !

Arriva alors un individu petit et frêle, portant des lunettes rondes, et vêtu d'une grande blouse blanche.

– Je suis le Dr Jansen, l'assistant du Dr Laudrac, annonça-t-il. Que vous arrive-t-il donc, cher monsieur ?

On lâcha enfin les deux bras de Franck qui commença à expliquer :

– Mon épouse est venue hier après-midi, rendre visite à sa tante, Mme Lucie Lejeune, qui est hospitalisée dans cette clinique depuis deux semaines environ.

Le Dr Jansen hocha la tête, et Franck poursuivit :

– Or, elle n'a pas regagné notre domicile depuis...

Le Dr Jansen le coupa :

– Je comprends très bien votre tracas, cher monsieur, d'autant que Mme Lejeune n'a reçu aucune visite hier après-midi.

– Mais c'est impossible ! hurla presque Franck.

– Je confirme ce que j'ai dit, reprit tranquillement le Dr Jansen. Elle n'a reçu aucune visite ; ni hier après-midi, ni un autre jour, d'ailleurs.

– Mais vous mentez !

– Suffi ! ordonna le Dr Jansen. Vous avez agressé verbalement et même menacé physiquement l'employée de la réception. Vous représentez un réel danger pour notre

société ; nous avons donc le devoir de la protéger de vos agissements.

– Mais, vous n'avez pas le droit ! s'exclama Franck. Qu'est-ce que c'est que ce traquenard ? Je veux voir immédiatement ma femme ! Vous n'avez pas le droit de la retenir ici contre son gré ! Ni d'ailleurs sa tante que vous gavez de médicaments !

– Conduisez-le à la chambre 25, elle est libre ! ordonna avec colère le Dr Jansen.

Les deux hommes en blanc de tout à l'heure saisirent de nouveau les bras de Franck qui se débattit aussitôt. Il finit par lancer son pied contre un troisième qui voulait l'attraper à son tour.

– Attention, il est très dangereux ! s'écria celui-ci.

Puis, avec ses deux collègues restants, il se rua sur Franck. Celui-ci ne put résister longtemps, et se retrouva bien vite plaqué au sol, avec la veste dont il s'était vêtu réduite en charpie.

– Amenez la camisole ! s'exclama le Dr Jansen.

Franck qui ne voyait plus rien de ce qui se passait, eut l'impression que d'autres individus étaient arrivés en renfort, et bientôt il fut emprisonné dans une sorte de veste qui empêchait tout usage de ses bras. Alors, ne voyant plus que du blanc tout autour de lui, il fut soulevé, puis emmené.

Le Dr Jansen se dirigea vers la réception. L'employée était de nouveau assise, et remplissait un formulaire, totalement détachée des événements.

– Vous n'avez pas eu trop peur, mon petit ? demanda le Dr Jansen, d'un ton paternel.

L'employée le regarda et soupira :

– Si, il faut dire qu'il est particulièrement violent.

Le Dr Jansen acquiesça de la tête.

– Oui, c'est un cas très lourd. Heureusement que le Dr Laudrac va le prendre efficacement en charge.

Puis avant de quitter la réception, il dit :

– Appelez donc le vigile pour qu'il s'occupe du véhicule de notre nouveau patient.

– Je l'appelle tout de suite, dit la réceptionniste.

\*\*\*

### Cette nuit-là

Franck sortit d'un sommeil lourd. Il avait des nausées et un horrible mal de crâne. Il eut tout d'abord l'impression d'être paralysé. Mais au bout de quelques secondes, il se rendit compte qu'il était en fait solidement attaché sur ce qui devait être un lit au moyen de sangles. Il les sentait serrées contre son front, sa poitrine, son abdomen, ses jambes et mêmes ses chevilles. Il était ainsi totalement immobilisé de la tête au pied. Il avait par ailleurs l'impression d'être complètement nu. Il se rappela ce qui s'était produit avant qu'il ne s'endorme : son arrivée à la clinique, et la façon avec laquelle on l'avait entièrement neutralisé. À ce propos, il se souvenait de la douleur qu'il avait ressentie lorsqu'on l'avait piqué sans ménagement à la fesse après l'avoir délesté de son pantalon. Il avait ensuite très vite sombré dans l'inconscience. Il se doutait maintenant de ce qui était arrivé à sa femme. Elle avait également été kidnappée par l'équipe du Dr Laudrac. Mais pourquoi ? Dans quel but ?

Dans la pièce exigüe et surchauffée où il se trouvait, se répandait une lumière blafarde. Soudain une porte s'ouvrit, et Franck vit apparaître un individu mesurant au moins deux mètres qui se pencha légèrement vers lui. L'individu était vêtu d'une blouse aussi blanche que son épaisse chevelure qui était peignée en arrière. Son visage était creux et d'une incroyable pâleur.

L'individu se mit à parler d'une voix caverneuse :

– Eh bien, vous êtes réveillé, très cher ami. Je me présente, je suis le Dr Laudrac ; le Dr Laudrac qui vous accueille avec grand plaisir dans sa clinique.

Aussitôt, Franck sentit le lit se soulever de l'arrière, et il s'approcha ainsi petit à petit du Dr Laudrac qui s'était redressé. Il fut bientôt debout, face au médecin, pareil à une momie en exposition dans son sarcophage.

– Ah, que je vous dise, reprit le Dr Laudrac, pour être complètement admis dans notre chère clinique, il faut tout d'abord vous prêter à un petit rituel. Oui, je vais

devoir vous embrasser dans le cou.

Franck tressaillit, d'autant que les lèvres du Dr Laudrac lui apparurent d'un coup très rouges, comme d'ailleurs ses yeux.

Et lorsqu'il posa sur son cou une main décharnée dont les doigts étaient prolongés par de très longs ongles d'un blanc nacré, Franck qui était maintenant inondé de sueur, se mit à hurler, car le docteur commença à sourire légèrement, découvrant ainsi deux canines incroyablement acérées. Mais le cri de Franck se mua en un horrible et sinistre gargouillis, aussitôt après que le Dr Laudrac eut planté ses canines dans sa gorge, et commencé à aspirer goulûment son sang.

Lorsque le médecin fut rassasié, il se recula, et le lit de Franck commença à pivoter lentement vers l'arrière. Bientôt, Franck reposa immobile, raide, exsangue ; n'ayant gardé comme souvenir du *baiser* du Dr Laudrac, qu'une tache noirâtre sur sa gorge. Quant au médecin, il se tenait droit, le corps tremblant, abandonné tout entier à l'espèce d'orgasme qu'avaient fait naître en lui les litres de sang chaud dont il s'était abreuvé avec délectation.

Ce fut une exclamation qui le tira brusquement de son état d'extrême plaisir.

– Franck, mais tu es parmi nous !

Le médecin se tourna aussitôt vers une jeune femme aux cheveux noirs, à la peau blême, vêtue d'une grande chemise de nuit d'un blanc immaculé.

– Oui, très chère Éliane, notre Franck nous a rejoints, déclara le docteur en souriant, découvrant ainsi ses canines ensanglantées.

La jeune femme sourit à son tour, montrant des canines aussi acérées que celles du Dr Laudrac, mais d'une grande blancheur.

Puis elle regarda le cadavre allongé sur le lit, avec dans ses yeux rougeoyants, une véritable flamme de joie.

– Franck, parmi nous ! fit-elle encore.

– Enfin, presque, fit le Dr Laudrac. Il ne le sera vraiment que la nuit prochaine, lorsque sera terminée la phase transitoire, par laquelle doit passer tout vulgaire cadavre avant de devenir l'un des nôtres.

– Oh, Franck ! s'exclama d'un coup une autre voix féminine.

Entra alors dans la chambre, une femme d'une cinquantaine d'années aux cheveux gris, vêtue également d'une grande chemise de nuit blanche.

– Oui, ma tante, c'est bien lui, fit la jeune femme brune.

– Ah ! fit le médecin, je vois que ce sont les grandes retrouvailles.

– Oh, oui ! fit la femme aux cheveux gris en souriant, découvrant elle aussi des canines acérées.

– Bon, je vais vous laisser avec notre cher Franck, dit le médecin. Mais prenez garde au lever du jour, regagnez vos lits avant.

Puis manifestement très ému, le Dr Laudrac poursuivit :

– C'est vraiment pour moi toujours un grand moment de bonheur, d'accueillir un nouveau patient. Même si parfois il faut un peu insister pour le convaincre des bienfaits de notre établissement. Ainsi, vous, chère Lucie, on peut dire que vous avez accepté d'entrer dans notre petite communauté sans vous faire prier. Pour Éliane, ça a été un peu plus difficile. Et pour Franck, il a fallu franchement le forcer, pour son plus grand bien, évidemment. Mais qu'importe, la nuit prochaine, lorsqu'il sera vraiment l'un des nôtres, nous ne lui en tiendrons pas rigueur, et il aura sa place comme chacun d'entre nous dans notre chère clinique. Et aussi, n'oublions pas de rendre hommage au personnel dévoué de cet établissement, qui nous est tant utile pour parvenir à ces moments de grand bonheur comme celui que nous connaissons actuellement.

Alors, le Dr Laudrac et ses deux patientes couvrirent Franck d'un regard attendri ; puis bientôt, il ne resta plus qu'Éliane et sa tante dans la chambre mortuaire, le médecin s'étant retiré discrètement.

Il commença à marcher le long d'un couloir où se répandait une lumière blafarde, d'un pas totalement silencieux, grâce aux épaisses semelles de crêpe de ses chaussures. Mais tout n'était que silence et quiétude dans la clinique, alors qu'au dehors le vent furieux soufflait dans la forêt ; faisant se plier les arbres dans une multitude de craquements sinistres ; et drainant moult plaintes à en glacer le sang.

De chaque côté du couloir, il y avait des portes portant un numéro. Sur le passage

du médecin, chacune d'elles s'ouvrit, pour laisser très vite apparaître la face livide d'une femme ou d'un homme grimaçant un sourire.

– Attention, le jour va bientôt se lever, regagnez vite vos lits, conseilla le Dr Laudrac à ses patients, d'un ton bienveillant, tout en continuant sa marche paisible et silencieuse.

## Le crabe

— Monsieur Leroux, je dois vous annoncer que vos examens ne sont pas très bons. Je suspecte même l'existence d'un cancer. Mais pour m'en assurer, il va falloir vous soumettre à des biopsies.

Charles Leroux, un quinquagénaire au visage rond comme son ventre qui accusait des excès de nourriture, reçut ces paroles comme un coup de massue. Il posa son regard vide sur le Dr Mathieu, tout en paraissant se tasser sur son siège.

Le praticien, un homme grand aux joues creuses et à la chevelure indisciplinée, vêtu d'un costume gris qu'égayait un nœud papillon bleu à pois blancs, avait les mains posées à plat sur le dossier médical de Charles.

— Bon, nous allons convenir d'une date pour les biopsies, dit-il en ouvrant un grand calepin à la couverture noire.

Charles hocha la tête, puis passa sa main dans sa chevelure clairsemée. Des gouttes de sueur perlaient à son front, et sa chemise lui collait à la peau.

— La semaine prochaine, ce sera parfait, déclara le praticien. Oui, lundi prochain à 10 h 30. Vous vous présenterez à la *Clinique des Pins*. Vous savez où ça se trouve ?

Charles acquiesça d'un signe de tête.

— Vous viendrez à jeun, reprit le médecin. Je vais vous prescrire maintenant des antibiotiques qu'il vous faudra prendre durant les trois jours précédant l'examen.

Charles n'entendait presque plus le médecin. Il voguait dans un autre monde qui n'était plus celui des vivants. Il avait le cancer ; sa dernière heure approchait. Car il appartenait à une génération pour laquelle cancer rimait avec cimetière. On pourrait toujours lui dire que la médecine avait accompli d'importants progrès, il resterait

convaincu qu'il n'avait plus un grand avenir devant lui.

Ce fut dans un état second qu'il régla les honoraires du Dr Mathieu, et prit les documents qu'il lui tendait.

Puis il se leva de son siège, et serra mollement la main du médecin qui planta alors ses petits yeux gris et perçants dans les siens. Cela le ramena un peu à la réalité, et lui permit une fois dans la rue, de retrouver son chemin pour rentrer chez lui. Durant le trajet, résonna sans cesse dans ses oreilles, la voix grave du Dr Mathieu annonçant qu'il suspectait un cancer. Charles était désespéré, et ne voyait même plus les gens s'agitant autour de lui : ils n'étaient déjà plus ses semblables, ses contemporains.

Simone, son épouse, une femme petite et sèche coiffée d'un chignon poivre et sel, comprit tout de suite qu'il n'avait pas appris une bonne nouvelle en se rendant chez son médecin, à peine fut-il entré dans leur appartement.

— Alors cette visite, qu'est-ce que ç'a donné ? demanda-t-elle toutefois pour la forme.

— J'ai le crabe ! lâcha lugubrement Charles.

— Comment ? s'étonna Simone.

Charles s'agaça :

— J'ai le crabe, tu n'as donc pas compris ? Enfin, le cancer, si tu préfères. Mais tu sais bien que je n'aime pas ce mot. J'aime mieux dire le crabe. Au moins, ça veut dire ce que ça veut dire !

Et il porta aussitôt la main à son abdomen en se pliant légèrement et en grimaçant.

— Tiens, d'ailleurs, je le sens qui commence à me pincer, annonça-t-il.

— Allons, allons, fit sa femme, cesse un peu tes histoires ! D'abord, tu as le cancer de quoi ?

— De l'abdomen, déclara Charles en cessant de grimacer, mais en restant un peu

courbé et en se massant le ventre.

— Comment ça, de l'abdomen ? s'insurgea presque Simone. Mais on n'a pas le cancer de l'abdomen ! C'est le foie, l'estomac, l'intestin...

— C'est l'abdomen ! insista Charles, d'un air buté.

Puis il se débarrassa de son manteau qu'il accrocha à une patère, et se dirigea vers le séjour, sans même avoir pris soin de se déchausser et d'enfiler ses pantoufles comme il le faisait habituellement.

Réalisant qu'il était vraiment troublé, sa femme le suivit en demandant :

— Le Dr Mathieu est bien sûr du diagnostic ?

Charles se retourna vers elle, et dit en haussant les épaules :

— Il m'a donné rendez-vous lundi prochain pour des biopsies, afin de s'en assurer.

Simone fut aussitôt rassurée.

— Ah ! tu vois, ce n'est peut-être pas si grave...

— Si ! fit Charles.

— Et puis, reprit sa femme, même si c'est le cancer, on n'en meurt plus de nos jours.

— Que si ! rétorqua Charles ; je me souviens d'une voisine...

— Mais c'était quand tu étais enfant, voyons ! s'exclama Simone. Cela remonte à plus de quarante ans ! Depuis, la médecine...

— Ah, suffi ! s'énerva Charles. Ne me ressors pas l'éternel couplet sur les soi-disant progrès de la médecine. Je sais ce qui m'attend avec le crabe. Il va me dévorer, un point c'est tout !

— Bon, soupira Simone. En attendant, qu'est-ce que tu veux manger ce soir ?

— Rien du tout ! Je n'ai pas envie de nourrir cette sale bête que j'ai dans le ventre, pour qu'elle grossisse et me dévore plus vite.

— Mais c'est dans ta tête qu'il est ce crabe ! s'exclama Simone.

— Non, dans mon abdomen ! répliqua Charles en se frappant le ventre et en grimaçant de nouveau.

Il décida alors d'aller se mettre au lit, et d'essayer d'oublier son infortune en dormant.

\*\*\*

Le lendemain, il poursuivit son existence de fonctionnaire, se rendant le matin au bureau, et rentrant le soir chez lui, en empruntant à chaque fois l'autobus. Il ne parla pas de ses ennuis de santé à ses collègues de travail, et s'efforça de ne pas grimacer lorsque, se trouvant en leur présence, il sentait le crabe lui pincer les entrailles.

Et vint le jour de son rendez-vous à la clinique. Il prit un taxi en compagnie de Simone, et ils arrivèrent à destination aux environs de 10 h. Le temps de passer à la réception pour régler les formalités administratives, ils furent conduits dans une chambre par une infirmière. Celle-ci invita Charles à se déshabiller entièrement, et à revêtir une sorte de tunique de toile verte lui arrivant à mi-cuisses. Puis elle lui tendit des espèces de chaussettes en tissu très fin qu'il lui fallut enfiler, ainsi qu'une charlotte également en tissu très fin, dont il dut se couvrir la tête. Lorsqu'il fut prêt, l'infirmière lui signala qu'il lui fallait maintenant attendre que l'on vienne le chercher.

— Eh bien, j'ai vraiment l'air chouette, affublé de la sorte, commenta-t-il, une fois l'infirmière sortie de la chambre.

Il attendit patiemment une bonne demi-heure assis sur une chaise, avant que la porte ne s'ouvre, et qu'apparaisse un infirmier poussant un lit monté sur roulettes.

Il invita Charles à s'y allonger ; et celui-ci s'exécuta après avoir jeté un regard inquiet à Simone.

L'infirmier se mit à pousser le lit à roulettes, et Charles qui ne pouvait voir que le plafond, se sentit ainsi conduit vers une destination inconnue.

Il finit par entrer dans une pièce où se tenaient plusieurs personnes qu'il entendit chuchoter. Une lumière discrète, presque tamisée, se répandait dans la pièce, et rendait l'atmosphère oppressante. Charles fut conduit juste à côté d'une table d'opération, ce qui le fit frémir. L'infirmier qui avait poussé le lit à roulettes, le pria de s'y installer. Charles n'eut qu'à glisser sur le côté, et fut bientôt allongé sur la table, ne regardant toujours que le plafond.

Mais soudain, quelqu'un se pencha vers lui. Malgré le bonnet de chirurgien qui emprisonnait sa chevelure habituellement indisciplinée, Charles put reconnaître le Dr Mathieu qui planta ses petits yeux gris dans les siens.

— Bonjour, monsieur Leroux, dit-il de sa voix grave. Vous avez bien pris vos antibiotiques ?

— Oui, fit Charles d'une voix sourde.

— Vous êtes bien à jeun ? poursuivit le médecin.

Charles acquiesça encore. Le médecin lui expliqua alors ce qui l'attendait, et se mit très vite en action, aidé par d'autres personnes que Charles devinait à ses côtés.

Il sentit qu'on lui passait quelque chose de froid sur le ventre : c'était le gel anesthésiant dont lui avait parlé le Dr Mathieu. Puis, ce dernier le prévint qu'il allait commencer à lui piquer l'abdomen. Charles serra les dents à chaque fois qu'il sentit une piqûre dans le ventre, en dépit du gel. À la huitième fois, le médecin lui annonça que c'était terminé, à son grand soulagement. Ce qu'il venait de ressentir au cours des huit piqûres, n'avait pu que lui rappeler ce qu'il avait éprouvé à chaque fois que le crabe l'avait pincé. On lui banda le ventre, et le Dr Mathieu se pencha de nouveau vers lui pour lui dire :

— Monsieur Leroux, si jamais cette nuit vous faites de la fièvre, vous appelez aussitôt le service des urgences de cette clinique. Mais si tout se passe bien, ce qui devrait être le cas, vous pouvez vous rendre au travail dès demain, et vous enlèverez la bande dans trois jours. Vous pouvez recommencer à vous alimenter, mais progressivement. Et je vous téléphone très exactement dans une semaine, pour le verdict !

Charles reçut ces dernières paroles comme un coup de poing dans son abdomen qui était déjà suffisamment douloureux.

Et ce fut le retour dans la chambre où l'attendait Simone.

Il lui expliqua ce qui s'était passé, et celle-ci en conclut :

— Tu vois bien que tu n'avais pas un crabe dans le ventre !

— Pourquoi cela ? s'étonna Charles.

— Eh bien, parce que le Dr Mathieu l'aurait senti avec son aiguille.

Charles haussa les épaules, et commença à se rhabiller.

\*\*\*

Tout se passa bien par la suite ; Charles n'eut pas de fièvre, et retourna au bureau le lendemain. Mais pour lui commençait une longue attente, qui devait durer normalement jusqu'au lundi suivant. Ayant pris en considération les conseils du médecin, il recommença à s'alimenter progressivement, et même à se mettre volontairement au régime. Cela lui fut bénéfique, puisqu'il ne ressentit plus les fameux pincements du crabe. Il chassa ainsi petit à petit de son esprit le fait qu'il ne lui restait plus longtemps à vivre, et attendit avec impatience le résultat des biopsies, en souhaitant vivement qu'elles soient négatives.

Et lorsque arriva enfin le jour du « *verdict* », il était très anxieux, au point qu'il en

regrettait presque le temps où il s'apprêtait avec fatalisme à commander son cercueil. Il prévint Simone qu'il l'appellerait de son bureau à midi ; le Dr Mathieu se serait alors très certainement manifesté.

Mais il n'en fut rien ; à midi, Simone dut lui apprendre qu'elle n'avait reçu aucun coup de téléphone du praticien. Charles se dit tout simplement que ce serait pour l'après-midi. Mais il ne fut pas plus avancé une fois de retour chez lui le soir : toujours pas d'appel du Dr Mathieu. Charles ne put presque rien avaler au cours du dîner, et dormit très mal durant la nuit. Le lendemain midi, il récidiva, et fort désappointé, il entendit Simone lui annoncer qu'il n'y avait eu aucun appel téléphonique, tout comme la veille. Alors, très angoissé, Charles lui demanda de téléphoner au cabinet du médecin, qu'il la rappellerait d'ici un petit quart d'heure pour savoir ce qu'il lui avait dit. Il ne réussit en fait à patienter qu'à peine dix minutes, puis rappela Simone qui lui annonça qu'elle était tombée sur le répondeur du Dr Mathieu, et que celui-ci était absent pour le moment. Charles était abasourdi. Il se reprit cependant très vite, et demanda à sa femme de se rendre dès l'après-midi au cabinet du médecin, pour voir sur place ce qui se passait exactement. Et le soir, il dut s'asseoir dans un fauteuil après avoir entendu Simone lui dire que le cabinet du Dr Mathieu était totalement fermé, avec juste une affichette sur la porte indiquant qu'il ne pouvait recevoir de patients momentanément.

Devant l'air effondré de Charles, Simone dit :

— Alors, finalement, tu ne le pensais pas vraiment que tu avais le cancer ! Et tu attends impatiemment que le Dr Mathieu t'annonce que tout va bien !

— Bien sûr, avoua Charles, mais en tout cas, s'il me fait attendre comme ça encore longtemps, je crois que je vais finir par le sentir de nouveau me pincer le ventre ce maudit crabe !

Et joignant le geste à la parole, il grimaça en portant la main à son abdomen.

Et c'est ainsi que Charles arriva au mercredi, en ne pouvant que constater que le médecin avait déjà dépassé de deux jours la date qu'il lui avait annoncée pour le résultat des biopsies. Il appela encore Simone à midi en n'y croyant plus ; et il eut raison : le médecin ne s'était toujours pas manifesté. Et bien qu'il se passât de repas, dès le début de l'après-midi, il ressentit de violentes douleurs dans le ventre. Il mit tout d'abord cela sur le compte de l'énervement extrême dans lequel il se trouvait. Mais lorsque ses douleurs de plus en plus fortes furent accompagnées de la sensation étrange que la peau de son ventre se soulevait, il fut inondé de sueur. N'y tenant plus, il releva son gilet et sa chemise, alors qu'un pincement plus tenace que les précédents, venait de lui martyriser les entrailles ; et il vit aussitôt, les yeux remplis d'effroi, la peau de son ventre qui se soulevait effectivement. Sa bedaine augmentait de volume en le faisant effroyablement souffrir ; puis tout cessa d'un coup ; son ventre revint à ses proportions habituelles, et dégoulinant de sueur, Charles soupira longuement.

Ce fut dans un état second qu'il rentra chez lui ; et ne demandant même pas si le médecin avait appelé, il alla se mettre au lit après avoir annoncé à Simone qu'il était épuisé. Les douleurs ne se manifestant plus du tout, il espérait ainsi pouvoir dormir profondément, et oublier l'épreuve qui lui était imposée.

\*\*\*

Ce fut à peu près dans le milieu de la nuit, qu'un horrible pincement au niveau de l'estomac, le réveilla en sursaut. Simone dormait paisiblement à côté de lui, ne se doutant de rien. Il décida de ne pas la déranger et se leva, puis se rendit en pyjama dans une pièce lui servant de bureau. Dans son état de grande perturbation, il tourna le verrou de la porte sans même s'en rendre compte. Il se laissa très vite tomber dans un

fauteuil, et aussitôt sentit comme dans l'après-midi, la peau de son ventre qui se soulevait. Il déboutonna la veste de son pyjama, et vit sa bedaine augmenter de volume, jusqu'à prendre l'aspect d'un gros ballon gonflé à l'hélium. Puis, tandis qu'il poussait un hurlement terrible, l'espèce de ballon se déchira, provoquant un véritable geyser de sang, et apparut alors un objet pointu, dur et poisseux. L'objet commença à bouger, et malgré les affreuses souffrances qu'il endurait, Charles qui était inondé de sueur et éclaboussé de sang, se rendit compte avec horreur qu'il s'agissait d'une pince de crabe. Il émit presque aussitôt un second hurlement inhumain, et ce fut une deuxième pince qui apparut. Puis, après un ultime hurlement, toute la peau de son ventre partit en charpie, et sortit de ses entrailles, un crabe large comme une assiette. Ce furent alors des flots de sangs qui s'échappèrent de l'abdomen béant ; du sang rouge, chaud, et terriblement odorant.

\*\*\*

Cela faisait plus de dix minutes que l'on tambourinait à la porte. Simone avait été réveillée par le premier hurlement de son mari. Ne pouvant ouvrir la porte de la pièce où il s'était réfugié, elle avait appelé des secours qui étaient arrivés relativement rapidement. Et il semblait y avoir foule maintenant derrière la porte. Bientôt, celle-ci se mit à tanguer, et en moins de deux minutes, elle vola en éclats.

Apparurent alors, des pompiers, des infirmiers, qui restèrent tous interdits en découvrant Charles, mort dans son fauteuil, le ventre largement ouvert, laissant échapper des litres de sang qui avaient déjà formé une mare rougeâtre dans la pièce, au milieu de laquelle flottait un foie humain. Mais plus horrible encore, on pouvait voir, comme pendant du large trou laissé par le ventre éclaté, l'estomac ne tenant plus

que par un lambeau de substance spongieuse ; et baignant dans la mare de sang, un morceau d'intestin fumant. L'odeur était insoutenable, horriblement pestilentielle. Certains parmi les sauveteurs se mirent à vomir, et Simone, toute perdue au milieu d'eux, dans un état de choc total, s'écroula d'un coup.

\*\*\*

Quand elle reprit connaissance, elle était allongée sur son lit, et avait près d'elle, deux infirmiers dont la blouse était maculée de sang. Cette vision cauchemardesque reconnecta en quelque sorte brusquement son cerveau, et elle s'écria :

— Le crabe ! Où est le crabe ?

— Mais de quoi parlez-vous, madame ? demanda l'un des infirmiers.

— Eh bien, reprit Simone, du crabe que Charles avait dans le ventre. C'est lui qui l'a mis dans un pareil état. Il me l'avait bien dit qu'il avait un crabe dans le ventre. Et dire que je ne le croyais pas.

L'infirmier qui avait posé la question, tapota doucement l'épaule de Simone de sa main couverte de sang séché, et dit :

— Voyons, madame, nous n'avons découvert aucun crabe dans la pièce où se trouvait votre mari. Il est vrai que ce qui lui est arrivé est assez particulier. Mais l'autopsie nous donnera la solution. Faites confiance à la médecine, madame, croyez en la science.

— Non, il faut trouver le crabe ! insista Simone.

Les deux infirmiers se concertèrent, puis ils appelèrent quelqu'un par son prénom, et entra alors dans la chambre, une infirmière qui avait également du sang sur sa blouse, mais aussi sur son visage. Les deux infirmiers convinrent avec elle qu'il fallait faire une piqûre à Simone. Celle-ci eut tout d'abord un mouvement de recul, mais la

vue des trois soignants qui ressemblaient à des bouchers dans leur tenue barbouillée de sang, l'incita finalement à sombrer de nouveau dans le sommeil. Et elle se laissa complètement faire, lorsque l'infirmière s'approcha d'elle quelques instants plus tard, avec une seringue.

\*\*\*

Ce fut une sonnerie de téléphone qui tira Simone de son sommeil artificiel. Elle se redressa dans son lit comme mue par un ressort, puis tel un robot, elle se leva et se dirigea vers le séjour où sonnait le téléphone. Dans le couloir par lequel il fallait passer pour accéder au séjour, elle vit deux infirmiers qui avaient revêtu des tenues impeccablement blanches.

— Je vais aller répondre, dit-elle, ce doit être le Dr Mathieu, il devait appeler.

Après s'être concertés du regard, les deux infirmiers laissèrent passer Simone qui décrocha bientôt le téléphone.

C'était bien le Dr Mathieu qui dit de sa voix grave :

— Bonjour, madame Leroux, j'espère que je ne vous dérange pas de si bonne heure. J'étais à un congrès très important depuis quelques jours, et j'ai pris connaissance du résultat des biopsies de votre mari en rentrant hier soir. Il était très tard, alors j'ai préféré attendre ce matin pour appeler. Je vous rassure tout de suite, M. Leroux n'a pas le cancer, tout va bien. J'espère qu'il ne s'est pas inquiété pour rien, qu'il n'était pas trop stressé. Il n'aurait surtout pas fallu qu'il somatise. C'est très mauvais de somatiser ; oui, vraiment très mauvais. Bon, au revoir Mme Leroux, et passez une bonne journée, ainsi que M. Leroux.

— Bonne journée à vous aussi, docteur, dit Simone.

Puis elle raccrocha, et se retournant, elle vit de nouveau les deux infirmiers.

— C'était bien le Dr Mathieu, leur dit-elle. Charles n'a pas le cancer, tout va bien.

Je vais de ce pas vous préparer un bon café, messieurs.

Et d'une démarche toujours robotique, les yeux perdus dans le vague, Simone se dirigea vers sa cuisine, en chantonnant.

## Le vigile

Jack Mercier était vigile depuis l'âge de 20 ans, et il en comptait maintenant trente. Ce travail lui convenait à merveille, il n'envisageait pas d'en faire un autre. Il faut dire qu'il possédait les caractéristiques de l'emploi, et entre autres, une taille de presque deux mètres pour 105 kilos de muscles. De plus, son crâne toujours impeccablement rasé, et le blazer bleu marine qu'il portait avec un pantalon gris et une cravate rouge sur fond de chemise blanche, lui donnaient à la fois un air martial et classe, en parfaite adéquation avec le poste qu'il occupait depuis deux ans dans un important centre commercial. Il était bien sûr irréprochable dans son travail, aussi fut-il surpris d'être convoqué un matin, par le grand patron de la société qui l'employait.

Ce dernier était un homme de haute taille et de bonne carrure, dont le visage était marqué par une impressionnante balafre. C'était un ancien militaire qui avait tâté un peu de la Légion Étrangère, et avait même fait office de mercenaire pour quelques dictateurs d'Amérique centrale.

— Asseyez-vous, dit-il à Jack après que celui-ci eut été introduit dans son bureau.

Le vigile s'exécuta, et se retrouva assis en face de son patron, avec entre eux un imposant bureau en forme de bateau.

— Alors, commença le patron, ce boulot au centre commercial, ça vous va bien n'est-ce pas, Jack ? Ça vous permet de draguer toute la journée ! Il y a du passage là-bas, et du plus agréable !

Jack prit aussitôt un air offusqué, car il était à mille lieues de tout cela. Mais ce n'était qu'un jeu, car aussitôt le patron dit :

— Je plaisantais, Jack ; je sais bien qu'avec vous, c'est le boulot, rien que le boulot qui compte. Je voulais simplement détendre l'atmosphère, car ce que je vais vous dire,

ne va pas vous faire plaisir.

Jack se crispa sur son siège.

— Oui, poursuit le patron, nous avons perdu le marché avec le centre commercial. Votre mission est terminée là-bas.

Jack en resta le souffle court.

— Perdu le marché avec le centre commercial ? fit-il d'un air incrédule.

— Eh oui, ils ont préféré prendre une société qui casse les prix. Une société qui leur fera un boulot de merde, mais surtout qui ne leur coûtera pas grand-chose. On en est là, Jack ! La qualité, ce n'est plus ce qui prime ; on lui préfère les économies. Alors tout ça pour vous dire au final, qu'il ne vous reste plus qu'à choisir entre le chômage ou la proposition que je vais vous faire.

— Je vous écoute, patron, dit Jack, très crispé.

— Bon, alors, reprit l'autre, voilà, on a décroché un marché avec la municipalité d'une ville. Celle-ci a construit il y a deux ou trois ans environ, un immeuble où elle a logé des personnes âgées aux revenus modestes. Les loyers sont abordables, et il n'y a besoin que d'un concierge dans la journée, et d'un gardien la nuit. Oui, le maire craint que ses petits vieux aient peur du noir. Bon, il avait confié l'affaire à une première société de gardiennage ; seulement, il semblerait que ses vigiles ne tiennent pas bien le coup. Alors il leur a enlevé le marché, et nous l'a accordé compte tenu de notre excellente réputation.

Jack qui avait écouté son patron en hochant la tête, lâcha :

— Ce boulot m'ira très bien !

L'autre sourit.

— Je n'en attendais pas moins de vous, Jack ! Seulement, c'est un boulot de nuit, et ce n'est pas du tout l'ambiance du centre commercial.

— Aucun problème ! affirma le vigile.

Le patron sourit encore, puis poursuivit :

— Et enfin, c'est dans une ville située à environ trois heures de train de chez vous.

Autant dire qu'il vous faut déménager.

Jack sourit à son tour.

— Je suis célibataire, et je n'ai aucune attache particulière dans cette ville-ci. Je peux facilement déménager. D'ailleurs, j'ai un ami qui cherche un logement en ce moment ; mon studio lui conviendra parfaitement.

— Ah, vous arrangez drôlement bien mes affaires, Jack ! s'exclama le patron. Remarquez, je me doutais bien que je pouvais compter sur vous. Vous partirez demain après-midi. Pour vous loger, tout est prévu. Il y a une chambre de retenue dans un café-hôtel situé juste en face de la gare. La société assure la location. Et pour ce qui est de la restauration, vous enverrez ici même vos notes de frais à la fin de chaque mois. Bon, maintenant, vous allez voir ma secrétaire pour régler les formalités d'usage, et surtout retirer votre billet de train.

Le patron et Jack se levèrent en même temps, puis se serrèrent chaleureusement la main.

\*\*\*

Et c'est ainsi que le lendemain aux environs de 18 h, Jack débarqua dans une ville où il n'avait encore jamais mis les pieds de sa vie. Il n'avait emporté qu'une grande valise contenant tout ce qui lui était utile dans l'immédiat. Il comptait se faire envoyer le reste un peu plus tard. Il s'était toutefois payé un blazer neuf qu'il arborait, comme à son habitude, avec une superbe cravate.

La nuit était déjà tombée, car on était à la fin de l'automne, et cela contribuait à

accentuer l'impression qu'avait Jack d'être arrivé dans une ville où l'on ne rigolait pas tous les jours. Même les environs de la gare n'étaient pas très animés. Seul endroit vraiment éclairé : le café-hôtel dont lui avait parlé le patron, qui se trouvait bien juste en face. Mais une fois à l'intérieur, Jack dut se rendre compte que l'endroit n'était guère emballant. Une femme opulente d'une soixantaine d'années se tenait derrière le comptoir, et le regarda s'approcher d'un air méfiant. Il expliqua aussitôt qu'il y avait une chambre de retenue pour lui, et déclina son identité. Sans se départir de son air méfiant, celle qui était à coup sûr la tenancière de l'établissement, l'invita à la suivre dans un bureau. Là, elle lui demanda de remplir une fiche sans même le faire asseoir, puis elle le conduisit jusqu'à la chambre qui se trouvait au premier. Celle-ci était en tout point conforme à ce qu'attendait Jack d'un tel établissement : papier jauni, odeur de renfermé, et apparemment une couche non négligeable de poussière sur les meubles.

— On ne fait pas restaurant ici ! lâcha la tenancière d'un ton rude. Vous en trouverez un juste au-dessus.

— Je vous remercie pour le renseignement, fit Jack.

Puis la tenancière lui demanda de ne pas oublier d'accrocher la clé au tableau prévu à cet effet lorsqu'il sortait. Elle lui conseilla également de ne pas rentrer après 22 h, pour ne pas trouver porte close.

Travaillant de nuit, Jack ne risquait pas d'avoir de problème de ce côté-là, puisqu'il terminait son service à 7 h du matin.

La tenancière le laissa seul dans la chambre, et il s'allongea sur le lit pour se détendre.

Vers 19 h, il s'en alla de l'hôtel, et décida de rechercher le restaurant indiqué. Il n'eut pas besoin d'aller bien loin, il se trouvait à environ cent mètres de l'hôtel.

Il était tenu par un individu dont l'aspect n'était guère plus engageant que celui de la patronne de l'hôtel. Il émit d'ailleurs un grognement en guise de réponse, après que Jack lui eut fait part de son intention de se restaurer.

Tandis qu'il le servait, Jack dit :

— Pour se rendre à *la Résidence des Acacias*, il paraît qu'il y a un bus qui ne s'arrête pas très loin d'ici.

Le restaurateur le regarda en plissant les yeux.

— Vous devez aller là-bas ? dit-il.

— Oui, confirma Jack, je suis recruté comme vigile.

L'autre eut un sourire jaune.

— Ah bon, fit-il, eh bien, en effet, l'arrêt n'est pas très loin, il est juste en face. Le dernier bus passe d'ici une demi-heure. Il ne faut pas le rater, car après, vous n'aurez plus qu'à y aller à pied.

Jack hocha la tête.

— Ah oui, et il met longtemps pour gagner la résidence ?

— Non, environ vingt minutes. Oui, ce doit être ça.

Jack avait donc un peu de temps devant lui, ce qui lui permit de goûter tranquillement à une nourriture plus que moyenne.

Il trouva l'arrêt effectivement juste en face du restaurant, et vit arriver assez vite un vieux bus datant d'une bonne vingtaine d'années, avec à son bord deux personnes en plus du chauffeur.

Ce dernier accueillit Jack avec un visage fermé, et après qu'il lui eut indiqué sa destination, il afficha une mimique d'étonnement.

— Vous pourrez m'indiquer l'arrêt ? demanda Jack.

Le chauffeur se contenta de répondre par un signe de tête.

Le bus roula dans des rues désertes, à peine éclairées. On eût dit qu'un couvre feu avait été décrété, obligeant les habitants de la ville à rester chez eux. Mais bientôt ce fut encore pire, le bus se mit à rouler sur une route cernée de friches industrielles lugubres à souhait. Les deux autres voyageurs étaient descendus tandis que le bus circulait encore dans ce qui faisait office de centre-ville, et Jack était donc seul avec le chauffeur qui conduisait sans dire un mot. Il s'était pourtant installé juste derrière lui, mais il semblait ignorer sa présence.

Aux friches industrielles, succédèrent des terrains vagues, puis bientôt, Jack aperçut un long et haut mur d'un côté de la route, et un immeuble de l'autre.

Le bus s'arrêta au niveau de l'immeuble, et le chauffeur consentit à dire :

— Voilà, vous êtes arrivé ; la *Résidence des Acacias*, c'est cet immeuble.

L'éclairage de l'endroit était assuré par deux lampadaires plantés de chaque côté de l'immeuble, et surtout la pleine lune qui jetait un halo blafard sur le mur lui faisant face. Autant dire que ce n'était pas la grande illumination.

Jack descendit du bus qui redémarra aussitôt. Il continua sa route, et le vigile se demanda jusqu'où il pouvait bien aller comme ça.

Il regarda l'immeuble de cinq étages qu'il avait devant lui, en pensant que ça faisait bien mince pour parler d'une résidence. Par ailleurs, il doutait qu'il y ait eu des acacias un jour dans le coin, où alors, ça remontait à très longtemps. Il regarda également vers le mur qui l'intriguait. La clarté de la pleine lune lui donna l'impression qu'il y en avait deux autres partant de chaque extrémité du premier. Pour Jack, ces murs constituaient sans doute l'enceinte d'une usine abandonnée, très probablement en ruine, comme celles qu'il avait vues précédemment.

Il se mit à marcher sur l'allée de gravillons ondulant entre deux parcelles de gazon, pour atteindre les deux portes vitrées de l'immeuble. Il aperçut aussitôt une plaque

lumineuse. Au-dessus, était écrit *CONCIERGE*, et juste en dessous il y avait un interphone. Jack appuya sur la touche de l'appareil, et très peu de temps après, une voix nasillarde demanda :

— Qui c'est ?

— C'est le nouveau vigile, répondit Jack.

— J'arrive ! fit la voix nasillarde.

Très vite, le hall de l'immeuble s'éclaira, et Jack vit apparaître un individu petit, se tenant quasiment cassé en deux, au point qu'il avançait en ne regardant que le sol. L'homme n'avait plus beaucoup de cheveux sur le crâne, et son visage afficha une triste grimace après qu'il eut levé la tête vers Jack.

Ce dernier crut bien que le bonhomme allait venir se cogner contre les portes vitrées ; mais au dernier moment il s'arrêta, et appuya sur un bouton qui déclencha l'ouverture de l'une d'elles.

Jack s'avança pour entrer, mais malgré son gabarit qui n'était que la moitié de celui du vigile, l'individu s'interposa.

— C'est qu'on ne rentre pas comme ça, dit-il d'une voix de fausset. Votre ordre de mission, vous devez avoir un ordre de mission !

Jack hocha la tête.

— Oui, j'ai ça, dit-il en sortant une feuille pliée en quatre de la poche intérieure de son blazer.

Il la tendit à l'individu après l'avoir dépliée, et celui-ci la lui arracha presque des mains. Après avoir lu ce qui était écrit dessus, l'individu lui rendit la feuille en déclarant :

— Bon, je suis le concierge, vous pouvez entrer.

Jack suivit le concierge qui marchait toujours cassé en deux. Celui-ci l'amena à

l'ascenseur. Ils furent rapidement rendus au dernier étage, et en sortant de l'ascenseur, le concierge expliqua à Jack :

— C'est à cet étage que se trouve le local du vigile.

Il l'amena en effet dans une pièce plutôt petite où l'on avait réussi à caser un évier, une table, une machine à café, un frigo et un four à micro-ondes.

Jack nota qu'il n'y avait qu'une chaise pour s'asseoir. L'autre dut deviner ce qu'il pensait, car il dit d'un ton rude :

— Vous n'êtes pas ici pour dormir, entendu ?

Un peu offusqué, le vigile hocha la tête.

— Vous êtes ici pour patrouiller toute la nuit, reprit le concierge ; afin d'assurer la sécurité des résidents, et surtout les rassurer. Car ils vous entendront lorsque vous patrouillerez dans l'escalier et sur les paliers. Interdit de prendre l'ascenseur, bien sûr. Il faut que les résidents entendent bien votre pas.

Nouveau hochement de tête de la part du vigile, et le concierge dit d'un air étonné :

— Mais vous n'avez rien amené pour vous restaurer ?

Jack se raidit.

— Mais je n'ai pas besoin de me restaurer !

Le concierge prit un air railleur.

— Vous risquez de changer bien vite d'avis. Une nuit, c'est long ; il faut la passer, et surtout avoir de quoi tenir le coup. Bah, vous verrez bien pour demain.

Jack ravala sa salive, réalisant qu'il avait vraiment changé de conditions de travail.

Le concierge annonça alors qu'il allait partir, car il ne lui fallait pas rater le dernier bus.

Il prit congé, mais juste avant de sortir de la pièce, il dit :

— Au fait, vous ne fumez pas, j'espère ! C'est interdit de fumer ici !

— Je n'ai jamais fumé de ma vie, s'empressa de répondre Jack.

— Vous avez bien de la chance, bougonna le concierge. Moi ça fait plus de vingt ans que j'essaie d'arrêter. Mais il n'y a rien à faire.

Puis il partit pour de bon.

Jack soupira un grand coup, et se servit un café, le concierge ne lui ayant signifié aucune interdiction à ce sujet. Il se posta peu de temps après avec son gobelet à la main, à la fenêtre de la pièce donnant sur la rue. Il aperçut alors le concierge qui attendait à l'arrêt de bus, engoncé dans un épais manteau le faisant ainsi ressembler à une tortue prête à rentrer sa tête dans sa carapace. Pour l'instant, il fumait, et Jack apercevait le bout rouge de sa cigarette, dans la nuit que troublait l'éclat de la pleine lune. Mais bientôt, l'endroit où il se trouvait fut pleinement éclairé par les phares puissants de l'autobus qui revenait. Jack put ainsi voir que le mur d'en face était muni d'une large porte métallique, bientôt cachée par le bus qui s'était arrêté. Jack vit le concierge monter dedans, puis se diriger vers le fond du véhicule. Se tenant toujours courbé, on ne voyait que sa tête passer au ras des vitres. Il alla prendre place tout au fond du bus, dédaignant ainsi le conducteur qui ne devait de toute façon pas demander mieux. Puis le bus redémarra.

Le vigile but un second café, et commença aussitôt sa ronde. Il descendit tranquillement chaque étage, s'attardant sur les paliers. C'était le silence le plus complet, le plus impressionnant. On avait peine à croire que des personnes vivaient à cet endroit. Jack eut très vite la nostalgie de son ancienne affectation, du centre commercial si vivant, si gai avec toute la foule qui s'y précipitait, surtout en fin de semaine. L'ambiance y était des plus agréables. Et même s'il n'avait jamais dragué les jolies filles que l'on trouvait là-bas, il avait toujours apprécié l'intérêt qu'elles lui témoignaient. Puis, il y avait tous les commerçants qui le considéraient avec respect.

Mais Jack se dit qu'il ne devait pas se plaindre. En effet, sur les huit vigiles affectés au centre commercial, il était le seul à ne pas être maintenant au chômage. Le patron avait dû licencier les sept autres. Pour Jack, l'important dans l'immédiat était d'avoir toujours un boulot. Par la suite, il verrait ; peut-être même que son patron récupérerait un jour le contrat du centre commercial ; il ne fallait pas perdre espoir.

Il arriva au rez-de-chaussée. Le hall, comme les étages, était discrètement éclairé par des veilleuses. Jack remonta en prenant son temps jusqu'au dernier étage, et se servit un troisième café. Il n'était pas habitué à travailler de nuit, et se doutait qu'il lui faudrait absorber une quantité importante de ce breuvage pour tenir le coup.

Il descendit et remonta plusieurs fois les étages, toujours dans un silence impressionnant, et à minuit un peu passé, alors qu'il venait d'avaler son huitième café dans son local, à son grand étonnement, il entendit un gémissement. Apparemment ça venait d'un appartement voisin, aussi se précipita-t-il sur le palier. Aussitôt, il entendit un cri à l'étage du dessous. Ils descendit quatre à quatre les marches de l'escalier, et une fois arrivé à cet étage, il s'écria :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Il y a un problème ? Quelqu'un a besoin d'aide ?

Pour réponse, il eut droit à un hurlement provenant de l'étage du dessus.

Il remonta l'escalier toujours en s'écriant :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Il y a un problème ?

Ce fut soudain tout l'immeuble qui sembla rempli de hurlements des plus lugubres.

Jack ne savait plus où donner de la tête. Il montait et descendait les marches, complètement affolé par le concert de hurlements atroces qui l'assailait. De plus, le café qu'il avait bu était très fort, et ses nerfs n'en étaient que plus ébranlés. Il transpirait à grosses gouttes, et son cœur battait à en exploser. Du temps du centre commercial, il avait dû parfois faire face à des situations difficiles, s'interposer pour

mettre fin à des bagarres, prendre des risques physiques. Mais ce qu'il vivait en cet instant dans ce maudit immeuble, dépassait ses capacités. Il n'avait jamais connu une telle situation, et le constat était vite fait : il paniquait complètement. Les hurlements ne cessaient pas, et étaient toujours aussi horribles, à en vriller les tympans. Jack appuya d'abord ses mains contre ses oreilles, puis alla bientôt tambouriner aux portes des appartements du troisième étage où les hurlement semblaient les plus forts, en criant :

— Mais c'est pas bientôt fini tout ce bordel !

Puis il descendit au second étage et fit de même ; puis au premier. Enfin, il arriva dans le hall de l'immeuble, trempé de sueur, la tête remplie de hurlements. Il courut vers les portes vitrées ; et voyant un gros bouton blanc tout près, il s'empressa d'appuyer dessus. En moins de deux secondes, il sortit de l'immeuble, en laissant se refermer la porte derrière lui.

Alors, la panique fut encore plus grande, et il tambourina contre les deux portes fermées au risque de les briser, en hurlant :

— Ouvrez, mais ouvrez-moi donc ! Je suis dehors ! Je ne peux plus rentrer !

Il fut très vite à bout de forces, et complètement vidé, il réalisa avec horreur qu'il venait de commettre une terrible faute professionnelle : la première de sa carrière. Totalement anéanti, il se mit à fixer les portes vitrées irrémédiablement closes, et sursauta violemment, quand il sentit qu'on lui touchait l'épaule. Il se retourna brusquement, et se mit aussitôt à claquer des dents, prêt à défaillir. À la lueur de la pleine lune qui devint soudain très intense, il vit quelque chose d'effroyable, et se demanda, l'éclair d'un instant, s'il n'avait pas perdu complètement la raison. Il avait en face de lui, tenant incroyablement debout, des créatures en état de décomposition avancée, venues d'on ne sait où. Elles étaient au nombre de cinq, la chair pourrissante

pendant lamentablement de leurs os tordus, et ayant à la place de la bouche et des yeux, des orifices grouillant de vers visqueux. Il émanait de ces horribles créatures une odeur putride qui souleva l'estomac de Jack, et lui fit vomir un liquide jaunâtre en se pliant en deux. Les créatures étaient tout près de lui ; mais elle s'approchèrent encore pour le saisir. Il voulut se défendre, user de sa force physique comme il en avait habituellement la capacité, et commença à donner des coups de poing. Mais il ne rencontra que le vide, et bientôt l'odeur pestilentielle lui monta douloureusement au cerveau, au point qu'il perdit très vite connaissance.

Alors les créatures se jetèrent sur lui en poussant des râles démoniaques.

\*\*\*

### Le lendemain matin

Il y avait deux voitures de police garées devant l'immeuble, et des hommes en uniforme semblaient monter la garde près d'une grande flaque de sang stagnant devant les portes vitrées. Un peu plus loin, un grand maigre en imper et un petit rondouillard en veste de tweed, regardaient avec circonspection les traces de sang et les lambeaux de chair qui parsemaient la route.

— Ça fait le cinquième, et ça s'est encore passé par une nuit de pleine lune, déclara le grand maigre.

Le petit rondouillard acquiesça :

— Oui, et une fois encore, il n'y a pas de doute, c'est là-bas que se trouve la solution.

D'un coup de menton, il désigna le mur d'en face sur lequel se découpait une large porte fraîchement repeinte en vert.

L'autre hocha la tête.

— Oui, mais pas la peine de remettre ça sur le tapis. On va encore passer pour des illuminés. La municipalité ne veut pas entendre parler de ces choses-là. En tout cas, quelle idée quand même, d’avoir bâti un immeuble pour y loger des personnes âgées, près d’un tel endroit !

— Bah, fit son collègue, il paraît que la municipalité a racheté le terrain à un particulier pour presque rien, à cause justement de la proximité de...

Il s’interrompit aussitôt, et désignant du doigt un véhicule qui arrivait avec un sifflement bizarre.

— C’est pas vrai ! s’exclama-t-il, voilà qu’ils se pointent déjà pour nettoyer. Les gars du labo n’ont même pas encore eu le temps d’arriver. La municipalité est vraiment pressée.

— Oui, vraiment très pressée, fit l’homme à l’imper, d’un air accablé.

\*\*\*

Dans un appartement du dernier étage de l’immeuble, dans une pièce poussiéreuse où se répandait une insoutenable odeur de pharmacie, un homme et une femme aux cheveux d’un blanc de neige et vêtus chacun d’une vieille robe de chambre, se tenaient immobiles à la fenêtre, regardant au dehors. Ils étaient tous deux grands et très maigres ; leur peau parcheminée d’une couleur de cire semblait collée aux os de leur visage ; et dans leurs yeux incroyablement enfoncés dans les orbites, on pouvait lire une grande détresse.

L’homme dit d’une voix essoufflée :

— Avec les enregistrements, on arrive toujours à pousser le vigile au dehors. Alors, ils ont leur proie, et nous laissent tranquilles. Mais ça fait le cinquième vigile. À force, il n’y en aura plus. Et alors, ils entreront dans l’immeuble, et nous emmèneront.

La bouche édentée de la vieille femme se mit à trembler lorsqu'elle dit :

— Non, quoi qu'il arrive, nous ne nous laisserons pas emmener. Ils ne nous auront pas.

— Mais nous sommes si faibles maintenant, objecta l'homme.

— Nous ne nous laisserons pas emmener, insista la femme. Jamais nous n'irons là-bas !...

Et le regard des deux vieillards rempli d'une immense terreur, se porta au-delà du mur d'en face, pour se poser sur ce qui n'était pour l'heure qu'un bien paisible cimetière, égayé par un doux rayon de soleil matinal.